

Édition ordinaire, ... £1 0 0, par année
Idem de la semaine, ... 0 10 0, "
On peut s'abonner pour six mois, mais non pas pour une
période de temps moindre.
L'abonnement datant toujours du premier du mois.
Le prix est invariablement payable tous les six mois et
d'avance.

Six lignes et au-dessous, 2s. 6d. pour la première in-
sertion, et 7d. pour chaque suivante. Dix lignes et au-
dessus, 3s. 4d. pour la première insertion, et 10d. pour
chaque suivante. Au-dessus de dix lignes, 4d. par ligne
pour la première insertion, et 1d. par ligne pour chaque
suivante.
Tout ordre pour les annonces doit être fait par écrit.

POESIE CANADIENNE.

SOUVENIR.

Un soir, triste et rêveur, je marchais en silence
Sur le bord du chemin où je vais quelquefois ;
Et j'entendis d'un chant la suave cadence :

Je frémis à sa voix.

A sa voix qui chantait en douce mélodie
Les charmes de la nuit et la tombée du jour,
Les bruits errants du soir, le bonheur de la vie,
Les douceurs de l'amour !

Cette voix révélait une existence heureuse,
Ne demandant à Dieu qu'un peu d'épanouissement,
Je l'écoutais longtemps, car mon âme rêveuse
Aimait ce tendre chant.

Mais quand elle eut cessé son chant triste et suave,
J'approchai doucement du lieu qu'elle occupait ;
Son front était penché, sa figure était grave :

Je vis qu'elle pleurait !

Et je pris dans ma main sa petite main blanche,
Lui demandant tout bas ce qu'elle avait au cœur ;
Pourquoi des pleurs mouillaient sa figure si franche,
Quel était son malheur.

Elle me répondit que son âme était lasse
De vivre seule au monde en soupissant toujours,
Et que son jeune cœur, se perdant dans l'espace,
Avait besoin d'amour.

Elle épancha son cœur dans mon âme ravie,
Et fit vibrer en moi des accents inconnus ;
Elle me fit trouver des charmes à la vie,
Depuis longtemps perdus !

T. G. C.

Montréal, 11 mars 1852.

LITTÉRATURE.

FLEUR DES BOIS.

PAR FENIMORE COOPER.

TRADUCTION DE LA REDOILLIERE.

CHAPITRE XIX.

C'était un triste événement dans l'état
actuel des choses et au commencement de la nuit ;
le capitaine Willoughby jugea prudent
de s'informer avec soin des noms et des dis-
positions de ceux qui lui restaient.

—Nous avons, dit le sergent, Michel
O'Hearn, Jamie Allen, les deux
charpentiers, les trois nègres, Joël, les trois
Hollandais nouvellement arrivés, deux hom-
mes que Strides a engagés au commence-
ment de l'année, total quinze hommes. C'est
assez, je pense, pour soutenir un assaut, mais
il nous faudra renoncer à tout ouvrage exté-
rieur.

—La somme, reprit le capitaine, nous
avons conservé les plus braves et les plus fi-
dèles de nos gens ; je compte sur Michel,
sur Jamie et sur les nègres comme nos
membres. Joël n'est pas bien belliqueux,
mais c'est un homme de ressource.

—Songez, capitaine, que le capitaine Stri-
des n'a pas encore vu le feu. Nous allons
nous trouver dans la nécessité de réduire
notre garde de moitié.

—Sans doute, vous serez ici jusqu'à une
heure, et je viendrai vous relever. Avant
de congédier les hommes dont nous n'aurons
pas besoin, je vais leur adresser quelques
paroles d'encouragement.

Le sergent fit un signe d'approbation, et
plaga la lanterne de manière à éclairer le
lignes de figures hétérogènes que le capitaine
avait sous les yeux.

—Il paraît, mes amis, dit celui-ci, que
quelques-uns de nos gens ont été saisis d'un
terreur panique et qu'ils ont déserté. Ces
hommes égarés, non contents de fuir, ont
emménés leurs femmes et leurs enfants. Il
suffit d'un peu de réflexion pour voir toute la
folie de leur conduite. Nous sommes à quel-
quante milles de tout établissement de quel-
que importance ; il leur faudrait plusieurs jours
pour atteindre un lieu de sûreté, même s'ils
échappaient aux sauvages qui rôdent en ce
moment au bois. Leurs femmes et leurs en-
fants n'auraient ni l'adresse de cacher leur
marche, ni la force de soutenir la fatigue et
la faim. Que Dieu leur pardonne ce qu'ils
ont fait, et que la conduite dans leur périlleux
voyage ! Quant à vous, vous devez vous dé-
cider librement à faire votre devoir ou à vous
retirer. S'il y a parmi vous quelqu'un qui
appréhende les suites d'un combat, qu'il l'a-
voue franchement ; il pourra partir et em-
porter des vivres, des munitions et tout ce
qui lui appartient. Je ne veux souffrir avec
moi que les miens et des hommes de bonne
volonté. La nuit est sombre, et en quittant
la Roche avant l'aube du jour, il est facile
de prendre l'avis des ennemis qui pour-
raient être dans les environs ; si quel-
qu'un veut partir, qu'il le dise franchement
et sans crainte, la porte lui sera ouverte.

Personne ne répondit ; des sentiments
communs de loyauté semblaient attacher
chacun des auditeurs à son devoir. Les nè-
gres promenaient leurs yeux sur l'alignement,
pour voir qui serait le premier à désertir, et
riche de plaisir en voyant que personne
ne s'avancait. L'honnête Michel était trop
profondément ému pour garder le silence.

—Oh ! s'écria-t-il, pour moi, je ne sou-
haite pas bon voyage à ces vagabonds, à ces
misérables, qui vont errer dans la bois
comme des voleurs poursuivis par leur con-
science. Quelle indignité ! Jamais je n'aurais
voulu me conduire ainsi, quand même on
m'aurait menacé de me scalper de la tête
aux pieds. Des êtres pareils ne méritent
pas qu'on prie pour eux, qui ne connaissent
pas même leur Pater.

Le capitaine attendit patiemment la con-
clusion de ce soliloque, puis il congédia ses
gens en les remerciant de la fidélité qu'ils lui
avaient montrée. La nuit s'était obscurcie,
et l'ombre des bâtiments rendait les téné-
bres plus épaisses dans la cour qu'en cam-
pagne. Le capitaine avait pris Joyce à part
pour lui donner ses dernières instructions,
le regard, à la lueur de la lanterne que portait
celui-ci, dirigé à une distance d'un homme
debout près des murs de la Roche. La garnison
ne s'était pas encore dispersée, et tous les
gens en état de porter les armes, à l'exception
d'une sentinelle isolée à l'extré-
mum, étaient groupés dans la cour. Les

deux vieux militaires sentirent donc la né-
cessité de savoir à quoi s'en tenir sur le
compte de l'étranger ; tous deux marchèrent
rapidement vers l'inconnu, qui se tenait im-
mobile, et à la lueur de la lanterne ils virent
les yeux étincelants et la figure rouge d'un
Indien.

—Est-ce vous, Saucy-Nick ? s'écria le
capitaine ; qui vous a ramené ici ? Venez
avec-vous franchi les palissades ? Comment
vous en êtes-vous sorti ?

—C'est trop de questions à la fois, capi-
taine ; allez dans la chambre aux livres, Nick
y sera ; s'il vous dira tout ce qu'il a à
dire.

Le capitaine dit à voix basse au sergent
de s'assurer de la vigilance des hommes de
garde ; puis il se rendit dans la bibliothèque,
où il trouva, comme il y comptait, sa femme
et ses filles qui l'attendaient avec impatience.

—Oh ! Hugues, le mal n'est pas sans
doute aussi grand que nous le craignons !
s'écria madame Willoughby ; nos serviteurs
n'auraient pas eu l'ingratitude de nous aban-
donner dans un pareil moment.

Le capitaine embrassa sa femme, la rassu-
ra par quelques paroles, et montra du doigt
le Tuscara qui lui suivait.

—Saucy-Nick ! s'écrièrent à la fois les
trois femmes, mais avec des sons de voix qui
diffèrent en raison de leurs sensations respec-
tives ; l'exclamation de madame Willoughby
exprimait le plaisir de revoir un
homme qu'elle croyait lui être dévoué ; la
jeune mère, à la vue d'un sauvage, songeait
que la ferocité des Indiens n'épargnait même
pas les enfants, et le ton de Maud annonçait
qu'elle persistait dans son parti pris de resolu-
tion stoïque.

—Oui, c'est Nick ! Saucy-Nick ! répéta
l'Indien avec un accent guttural ; c'est votre
vieux ami ; n'avez-vous pas de plaisir à le
voir ?

—Cela dépend du sujet qui vous amène,
reprit le capitaine ; vous étiez peut-être avec
la bande qui est actuellement au moulin ?
Mais, un moment ! Comment êtes-vous en-
tré dans l'enceinte ? répondez d'abord à
cette question.

—Des arbres ne suffisent pas pour arrê-
ter un Indien, même quand ils ont des bran-
ches, à plus forte raison quand ils n'en ont
pas. Il faut beaucoup de mousquets et beau-
coup de soldats pour barrer le passage à un
Tuscara ; ce n'est pas une garnison capab-
le d'effrayer Saucy-Nick.

—Vous ne répondez pas à ma question,
mon camarade : par quels moyens êtes-vous
entré à la Roche ?

—Par quels moyens ? par les moyens
qu'emploient les Indiens, c'est évident. Ils
viennent comme des chats, ils sautent comme
des daims, ils se glissent comme des serpents.
Nick est un grand chef Tuscara ; il sait
comment doit marcher un guerrier, quand la
hache de guerre a été détrempée.

—Saucy-Nick a fréquenté les garnisons,
et il devrait savoir ce que je puis appliquer
sur ses épaules ; rappelez-vous, Tuscara,
que je vous ai tué plus d'une fois dans
ma vie.

Ces mots furent proferés d'un ton mena-
çant, avec une chaleur peut-être imprudente.
Ils firent tressaillir les auditeurs comme la
menace imprévue d'un nouveau péril, et des
regards inquiets avertirent le capitaine qu'il
avait probablement été trop loin.

Les traits du sauvage devinrent plus sombres
que le nuage où s'annonçait la foudre. On eût
dit, à ses tortures morales, qu'il sentait en-
core sa chair frémir sous les coups, et son
cœur s'indigner d'un traitement ignominieux.
Le capitaine Willoughby fut stupéfait de
l'impression qu'il avait produite ; mais il était
trop tard pour la dissiper, et, calme et digne,
il attendit les résultats de l'agitation du Tus-
cara.

Une minute s'écoula dans le silence ; par
degrés, mais lentement, les traits de Nick
changèrent d'expression et reprirent enfin
cette apparence stoïque, impassible, que sait
donner à sa physionomie l'homme capable de
se contraindre. Ce fut alors seulement qu'il
retrouva la parole.

—Écoutez, dit-il d'un ton sévère, le capi-
taine est un vil homme ; il a des cheveux
blancs comme la neige, c'est un hardi soldat,
mais il n'a pas de sagesse en proportion de
son âge. Pourquoi porte-t-il une main impru-
dente sur la place où le fouet a frappé ? Est-
ce digne d'un homme raisonnable ? L'hiver
dernier, il avait froid ; il lui fallait du feu
pour se réchauffer ; il y avait beaucoup de
glace, de neige, beaucoup de tempêtes ; le
monde semblait une habitation bonne seule-
ment pour les ours ou pour les serpents qui
se cachent dans les rochers. Eh bien, l'hiver
s'en est allé, la neige a disparu, la glace s'est
fondue, l'été est revenu à la place ; tout est
fini. Pourquoi penser à l'hiver quand l'été
est revenu, quand un beau soleil a chassé les
frimas ?

—C'est afin d'en empêcher le retour : ce
qui lui a l'heure de la prospérité ne se gèle
pas aux mauvais jours, oublie ses devoirs et
les règles de la sagesse.

—Il les oublie !... Le capitaine est un
chef parmi les visages pâles, il a une gar-
nison, des mousquets ; il a fait battre ses
guerriers de verges, il a fait couler leur sang,
c'était mal ; mais il est plus mal encore de
mettre le doigt sur une ancienne blessure et
de raviver la douleur et la honte.

—Peut-être eût-il été plus généreux de
rien dire, Saucy-Nick ; mais voyez ma po-
sition : les ennemis m'entourent, mes gens
désertent ou manquent de vigilance, et je
trouve un homme dans ma cour sans savoir
comment il y est entré.

—Si les Peaux Rouges vous entourent,
tirez sur eux ; si votre garnison déserte,
punissez-les ; si vous ne savez pas, apprenez ;
mais ne réveillez pas les douleurs passées.

—Eh bien ! assez sur ce sujet, Nick ;
parlons d'autre chose. Voici un dollar pour
vous acheter du rhum.

Nick dédaigna l'argent qu'on lui présen-
tait. S'apercevant que le Tuscara avait
repris le rôle d'un guerrier et d'un chef, le
capitaine remit dans sa poche la pièce qu'il
lui avait tenue sous les yeux pendant quel-
ques temps sans parvenir à le tenter.

—En tout cas, j'ai le droit de savoir par
quels moyens vous avez franchi les palissades,
et quelle affaire vous amène à l'impro-
viste et pendant la nuit.

—Demandez ce que vous avez le droit
de demander, mais ne touchez pas aux an-
ciennes blessures. Votre sentinelle pourrai-
ent arrêter un Indien ? Je suis entré de

l'autre côté ; c'était si facile que j'ai honte
d'en faire mention. Le capitaine est un
ami de Nick ; ils ont marché ensemble
dans le sentier de la guerre, ils se sont battus
contre une garnison française. Eh bien !
qui est-ce qui a grimpé sur la muraille auprès
des canons, pour ouvrir la porte et introduire
les visages pâles ? C'est le grand chef Tus-
cara ; ce soir-là il n'a pas été fouetté.

—Ce que vous dites est vrai, Wyandotté.
C'était le véritable nom, le nom indien de
Nick. Il ne put s'empêcher de sourire en
l'entendant prononcer par un homme qui sa-
vait que ce nom avait souvent porté la ter-
reur dans le cœur des ennemis.

—Je me plais à le reconnaître, poursuivit
le capitaine, dans cet assaut, vous avez eu le
courage du lion et l'adresse du renard. En
récompense de cet exploit, l'argent et l'hon-
neur ne vous ont pas manqué.

—On ne mettait pas alors la main sur la
sangle de mes coups, s'écria Nick avec un
accent qui fit trembler madame Willoughby.
Nick n'était alors qu'un guerrier ; on ne
voyait que son visage, il n'avait point de dos
pour vous.

—Je vous répète que vous avez reçu
votre récompense, Nick. Maintenez-les
vieux-moi savoir d'où vous venez.

Les traces d'un ressentiment farouche
s'effaçaient peu à peu du visage de l'Indien
pour faire place à l'expression d'un naturel
bienveillant.

—Cette femme est bonne, dit-il en dési-
gnant du geste madame Willoughby. Elle
a un fils qu'elle aime comme un petit enfant ;
c'est lui qui envoie Nick.

—Mon fils ! Wyandotté ! Vous apportez
des nouvelles de mon fils ?

—J'apporte une lettre.

Les femmes poussèrent un cri simultané,
et par une impulsion involontaire, elles ten-
dirent la main pour la recevoir. Nick tira
la missive d'un pli de son vêtement, et il la
plça entre les mains de madame Willoughby
avec une grâce qu'un courtisan lui eût
enviée.

Le billet était court et avait été écrit au
crajon sur une feuille arrachée à un vieux
livre. Il ne portait ni adresse ni signature,
mais l'écriture était facile à reconnaître.

« N'ayez confiance qu'en vous-mêmes de
défense. Il y a dans cette bande plusieurs
hommes blancs déguisés en Indiens. On
soupçonne qui je suis. On le sait peut-être.
Que cette nouvelle n'abatte pas votre cou-
rage. Si Nick est honnête, il vous en ap-
prendra davantage ; s'il n'est pas fidèle, il
montrera ce billet avant de vous le remettre.
Fermes avec soin les portes intérieures, et
comptez plus sur la maison que sur les palis-
sades. Ne craignez rien pour moi ; ma vie
ne court aucun danger. »

Maud lut successivement ce billet, puis
Tuscara retourna pour cacher les larmes qui
tombaient sur le papier ; elle le lut la der-
nière, et put garder ce gage précieux d'un
prisonnier dont le sort l'occupait alors pres-
que exclusivement.

—Vous nous mandez de vous demander des
détails, Nick, dit le capitaine. J'espère que
vous ne direz que la vérité. Le mensonge
est indigne d'un guerrier.

—Nick n'a pas menti à propos de l'étang
des castors. Tout ce qu'il a dit ne s'est-il
pas vérifié ?

—Vous vous êtes comporté honnêtement,
je m'en souviens. Avez-vous fait voir cette
lettre à d'autres qu'à nous ?

—Si je dis que non, le capitaine croira
que je mens. Les regards disent quelque-
fois la vérité ; pourquoi un Indien ne la di-
rait-il pas ? Nick dit : Non.

—Où avez-vous laissé mon fils ? et à
quelle heure ? Où est actuellement la bande
des peaux rouges ?

—Les visages pâles font trop de questions
à la fois ; j'essayerai pourtant d'y répondre.
Les Indiens sont au moulin : c'est là que
j'ai vu le major et à une demi-heure.

—Vous avez laissé le major Willoughby
au moulin ?

Le Tuscara sans parler, fit un signe af-
firmatif. Il promena ses yeux perçants sur
les pâles figures des trois femmes, de manière
à éveiller la méfiance du capitaine, qui
reprit l'entretien sur un ton de rigueur mili-
taire plus conforme à ses anciennes habi-
tudes qu'aux mœurs paisibles de sa vie actuel-
le.

—Vous me connaissez, Nick, et vous de-
vez craindre de me mentir.

—Que veut dire le capitaine ? demanda
tranquillement l'Indien.

—Que j'ai conservé le fouet dont vous
m'avez l'usage, et que je sais encore m'en
servir.

Le Tuscara regarda son interlocuteur
avec l'expression d'une amère ironie.

—Pourquoi parler de fouet ? dit-il. Les
généralistes anglais cachent le fouet en pré-
sence de l'ennemi. Les soldats ne pourraient
combattre s'ils avaient reçu des coups. A
l'approche de la bataille, tout le monde est
en bonne intelligence. Quand la bataille
est finie, on se remet à frapper. Pourquoi
parler ainsi ? Le capitaine n'a jamais frappé
Wyandotté.

—Vous avez la mémoire courte.

—Aucun homme n'ose frapper Wyandotté,
s'écria l'Indien avec énergie ; aucun
homme, visage pâle ou peau rouge, ne peut
donner un coup à Wyandotté, et voir le
coucher du soleil.

—Allons, Nick, ne disputons pas la des-
sus ; oublions ce qui est arrivé.

—C'est arrivé à Nick, à Saucy-Nick, au
pauvre ivrogne de Nick, mais à Wyandotté,
jamais !

—Je commence à vous comprendre, Tus-
cara. Je suis charmé de recevoir chez moi
un chef et un guerrier au lieu d'un misé-
rable paria. Avez-vous le plaisir de verser
un verre de rhum en l'honneur de nos
vieilles campagnes ?

—Nick a toujours la gorge sèche. Wyandotté
ne connaît pas la soif ; Nick le men-
diant demanda du rhum, implore du rhum,
ne songe qu'au rhum, crie pour en avoir.
Wyandotté ne connaît pas le rhum quand il
en voit.

—C'est bien parler, Tuscara, et je
m'applaudis de vous voir dans ces nobles dis-
positions : elles me vont sur un sûr gage de
la vérité sortie de votre bouche. Dites-
moi donc ce que vous savez de mes agres-
seurs, qui vous a mené ici, comment vous
avez rencontré mon fils, et comment il est
traité par ceux qui le retiennent prisonnier.

—Wyandotté n'est pas un journal pour
raconter tout à la fois.

—Dites-moi donc d'abord ce que vous sa-
vez de nos agresseurs. Y a-t-il beaucoup
de blancs parmi eux ?

—Jetez-les dans la rivière, et l'eau vous
apprendra la vérité. S'il y a dans la bande un
homme rouge tel que le Grand-Espérance
créé, il y a auprès de lui deux hommes
rouges tels que la peinture les a faits. Je les
ai reconnus à la trace de leurs pas.

—Comment ? Wyandotté.

—Au talon tourné en dehors, au pas trop
court, à la largeur des pieds.

—Y avait-il longtemps que vous les sui-
viez, Wyandotté, quand ils sont arrivés au
moulin ?

—Depuis la Mohawk, mais de loin. Les
Tuscara n'aiment pas à voyager avec les
Mohawks.

—Mais, d'après votre calcul, il y a plus de
blancs que de peaux rouges dans la bande.
Wyandotté montra quatre fois sa main
droite, puis il leva l'index et le pouce.

—Cela fait vingt-deux, Nick. Est-ce le
nombre des sauvages, et vous y comprenez-
vous vous-même ?

—Je ne compte que les Mohawks ;
Wyandotté est un Tuscara.

—C'est vrai. Y a-t-il encore d'autres
hommes rouges parmi eux ?

—Des Oucidas autant que cela, dit Nick
en levant quatre doigts ; un Oucida, aj-
outa-t-il en levant un seul doigt.

—Vingt-deux Mohawks, quatre Oucidas et
un Oucida, total vingt-sept. Vous avez
aussi compté les blancs ?

L'Indien montra quatre fois de suite ses
deux mains, puis la main droite et deux doigts
de la main gauche.

—Quarante-sept ; en conséquence, la
bande entière se compose de soixante-quatre
individus. Je pensais qu'elle était plus
considérable ? Wyandotté.

—Non, non ; mon calcul est exact. Il y
a aussi beaucoup de vieilles femmes parmi
les visages pâles.

—Qu'appellez-vous vieilles femmes ? dit
le capitaine.

—Il s'agit de la barbe ; mais ce sont de
vieilles femmes, comme disent les Indiens :
elles jacent, elles jacent ; et il ne font
rien. C'est une pauvre troupe, et le capi-
taine en viendra facilement à bout, s'il se
bat comme autrefois.

—Ceci est encourageant, Wilhelm, et
Nick n'a pas l'air de vouloir nous tromper.

—Adressez-lui maintenant quelques ques-
tions au sujet de Robert, dit la mère tou-
jours préoccupée du sort de son fils.

—Vous entendez, Wyandotté, ma femme
désire avoir des nouvelles de son fils.

Durant le dialogue précédent, l'Indien
avait montré la plus grande franchise dans
ses paroles comme dans ses manières. Ce-
pendant le capitaine croyait remarquer sur
le visage de Nick une ferocité sombre et
cachée. Mais aussitôt que madame Willoughby
intervint, ce visage basané et natu-
rellement farouche prit un aspect de dou-
ceur.

—Il est bon d'avoir une mère, dit Nick ;
Wyandotté n'a plus de femme. Sa femme
est morte, sa mère est morte, sa sœur est
morte ; toutes sont allées à la terre des Es-
prits. Il lui suivra quelque jour, et per-
sonne ne jettera une pierre sur son tombeau.

Il a été, il y a longtemps, sur le sentier de la
mort. Mais la femme du capitaine lui a dit :
Arrêtez, Nick, il est trop tard ; prenez
médecine, et tout ira bien. J'ai été guéri ;
le chef sauvage est doux comme une femme,
quand son esprit n'est pas égaré par la
guerre.

—Vous ne songez pas à la guerre en ce
moment, Wyandotté, répondit madame Willoughby,
et vous aidez une femme à tirer son
fils des mains d'un ennemi. Comment
avez-vous su que Robert était prisonnier ?

L'Indien prit un air d'orgueil et de
hauteur, car il sentait qu'il donnait une preuve
de la supériorité des hommes rouges sur
les visages pâles, en rapportant la manière
dont il avait fait cette découverte.

—Le sauvage lit sur la terre comme vous
un livre. Le chef a toujours deux livres
ouverts devant lui : l'un dans le ciel, l'autre
sur la terre. Le livre du ciel lui annonce le
temps, la neige, la pluie, le vent, le tonnerre,
les éclairs, la guerre ; le livre de la terre lui
fait connaître ceux qui passent.

—Et quel est ce livre que vous avez en
main ?

—J'ai vu la trace du major près du mou-
lin ; des bottes avaient marché à côté des
moissins. Les bottes des soldats sont
comme des lettres : elles disent beaucoup
de mots. J'ai eu d'abord que c'était
le pas du capitaine, mais les pieds étaient
plus courts, et j'ai reconnu le major.

—Je vous avouerai, Nick, que j'ai peine
à vous croire, interrompit M. Willoughby.

—Me croyez-vous donc aveugle ? N'ai-
je pas suivi l'empreinte de ses pas ? Au
combat de Bunker's Hill, n'ai-je pas re-
connu le major à cette même empreinte au
milieu de dix mille guerriers ? Je reconnais-
trai le pas du major si je le rencontre dans
la terre heurée de la chasse, dans le pays
des Esprits.

—Je crois ce que vous avancez, reprit
madame Willoughby. Mais après vous être
assuré de la présence de mon fils, avez-vous
désigné à être introduit dans sa prison ?

—Wyandotté est trop sage pour agir
comme une femme. Il voit sans regarder,
il parle sans ouvrir la bouche, il entend sans
prêter l'oreille. Les Mohawks ont été a-
veuglés comme des hiboux ; le major a écrit
une lettre, et Nick l'a apportée.

—Puis-je vous croire, s'écria le capi-
taine, ou le démon vous pousse-t-il à m'induire
en erreur ?

—Mon père dit Maud, avec une simplici-
té énergique, je répondrais de la probité de
Wyandotté. Il se sert si souvent de guide
à Robert qu'il ne pourra avoir la lâcheté de
le trahir.

Quoique le capitaine eût une opinion dis-
favorable du sauvage, il fut frappé de l'ex-
pression de tendresse vraie qui rayonna sur
la figure sombre de Wyandotté au moment
où celui-ci contemplant le visage animé de la
jeune fille.

—Nick, dit-il en souriant, paraît disposé
à conclure une trêve, du moins avec vous.
Et si jamais nous disputons, je lui de-
manderai votre médiation.

—Je connais Wyandotté depuis mon en-
fance ; il a toujours été mon ami ; il n'a pro-

mis de servir fidèlement Robert, et il a tou-
jours tenu son engagement.

